

*Communisme*, n° 46, 1996

Pierre Clermond, *Le communisme à contre-modernité*, coll. Essais et Savoirs, Presses Universitaires de Vincennes, Saint-Denis, 1993.

Ce n'est pas une nouvelle histoire de la révolution russe qui nous est proposée par P. Clermond, mais un questionnement sur la relation antinomique entre Russie et marxisme. L'avènement du communisme soviétique et sa continuité sous sa forme stalinienne sont ici réinterprétés comme la conséquence d'une confrontation violente et passionnelle entre l'archaïsme culturel et politique d'un peuple et la modernité d'une doctrine importée d'Occident par une poignée d'intellectuels révolutionnaires.

Pour décrire la Russie au lendemain de la rupture de 1917, l'auteur utilise le terme de "coefficient d'étrangeté", résultat de la confrontation entre une révolution importée d'Occident et un pays longtemps immergé dans le monde asiatique. Bien qu'elle se soit engagée sur la voie de la modernisation politique avec la fonctionnarisation d'une élite d'Etat au début du XXe siècle, la Russie laissait hors de ce sillage la majorité d'un peuple fortement marqué dans ses valeurs et ses comportements par l'héritage politique Mongol d'où serait sorti l'Etat moscovite. Au XVe siècle, autoritarisme, soumission et violence auraient trouvé ses fondements dans un communautarisme forgé à la fois dans la nécessité de cohésion sociale face aux dangers d'un retour de l'ennemi, et dans une relation spécifique entre le prince, distributeur de la terre, et le peuple qui la travaillait dans le cadre de "l'obscina", forme de commune autogérée.

La réussite du Parti bolchevique s'expliquerait d'abord par la rencontre entre des intellectuels forgés à l'école occidentale et une poignée d'éléments, la plupart anciens soldats d'origine rurale, donc déracinés, à la fois fascinés par le progrès et révoltés par ses résultats en matière d'individualisme et d'affairisme. Mais le secret de la rupture s'expliquerait par l'irruption des masses sur la scène politique avec une interprétation de l'événement en rapport à leur culture propre. Eloignés de la Russie profonde qu'ils tenaient pour arriérée, les bolcheviks n'auraient eu d'autre choix que d'utiliser cette force populaire et en encourager tous les excès. Le but était de capter à leur profit l'énergie destructrice du "bunt", c'est-à-dire, la jacquerie sauvage et dévastatrice de la tradition russe, qui est irruption de la justice immanente, occasion pour les opprimés de rééquilibrer la balance des exactions en la faisant pencher dans l'autre sens.

Résultat, un vide en matière d'institutions politiques, un espace social disloqué et une économie ravagée. Une désorganisation totale qui, pour les chefs révolutionnaires, rendait possible et réalisable "l'autre société", même si aucun projet ou programme politique n'était réellement fixé, sinon la destruction des pouvoirs antérieurs. Mais au sein du Parti, le déséquilibre s'accroissait entre les nouvelles recrues non savantes et les élites communistes. D'un côté, on remarque une volonté de transformer la Russie sans tenir compte des exigences de la théorie ou de la dialectique historique, de l'autre une vision universelle portée par un messianisme international. De culture marxiste, les bolcheviks seraient ainsi tombés dans leur propre piège. En s'identifiant au prolétariat mondial, ils niaient ce qu'ils étaient culturellement et accentuaient leur isolement en livrant la guerre à leur propre milieu, une bourgeoisie occidentalisée, mais aussi une partie des ouvriers organisés en groupes d'intérêts. Les cadres du parti, en majorité des russes, portés par une mystique de l'égalité et un fort nationalisme, allaient bientôt se poser la question sur l'origine petite bourgeoise de leurs chefs et sur leur légitimité au pouvoir. Après le répit de la NEP puis la mort de Lénine en 1924, le Parti était en recherche d'un projet clair en rapport aux aspirations des masses et des nouveaux cadres, mais avec qui ? La victoire de Staline trouverait ici ses fondements.

Deux facteurs essentiels seraient à prendre en compte pour expliquer la montée de Staline : sa personnalité et son programme politique. Staline était un authentique homme du peuple entouré d'hommes du peuple ; un allogène qui a su adopter la culture russe alors que les intellectuels russes s'identifiaient à la culture occidentale. Entre Staline et les "hommes nouveaux" se serait établie une connivence fondée sur une communauté de culture et de sentiments. A ce premier atout fondé sur les origines populaires de Staline, venait se juxtaposer un projet concret, le socialisme dans un seul pays. Dans le cadre d'un discours nationaliste, la régénération moderniste de la Russie s'imposait à la fois comme rupture avec le modèle occidental et comme contre-modèle. Le marxisme se voyait alors assigné à une fonction nouvelle, celle de formule magique pour déconstruire le savoir bourgeois.

Staline sut manoeuvrer entre archaïsme et modernité. C'est avec les outils et les valeurs du passé -- ici le pouvoir absolu du prince et le mépris de la vie -- qu'il lança l'industrialisation expansive sur la base du premier Plan quinquennal : "... vaste programme d'industrialisation qui va lui permettre de développer l'économie, mais surtout de mobiliser toute la population et d'établir son contrôle direct sur tous les aspects de la vie sociale". La révolution culturelle restait la dernière ligne à emporter en brisant la résistance passive de l'individu. On retrouve ici les principes du totalitarisme formulés par Hannah Arendt avec la terreur pour annihiler tout groupe d'intérêts, le moyen étant la "déprivatisation" de l'individu exproprié de lui-même, une guerre civile interindividuelle avec, en toile de fond, un monde merveilleux d'économie-fiction. Il y aurait là une contradiction destructrice entre la volonté de rétablir le primat de la communauté et la nécessité de modernisation dont on ne retenait que l'aspect technique. Mais la technique n'est pas neutre ; elle implique des savoirs rationnels, des relations de complémentarité et des modes de vie urbains qui cassent la tradition et font resurgir sans cesse le fait individuel, l'esprit critique, amenant le modèle à se retourner contre lui-même et à devoir se préserver par de nouvelles purges.

C'est de cette contradiction insoluble que le système soviétique serait né et aurait fini par périr : une recherche de la modernisation sans la modernité, après avoir séduit de nombreux pays du Tiers-monde désireux du progrès sans pour autant vouloir sortir de la tradition : "...il leur offrait de les conduire à une modernité de type supérieure, fondée sur un nouveau holisme, qui leur permettait de faire l'économie de la révolution individualiste telle que l'avait connue l'Occident".